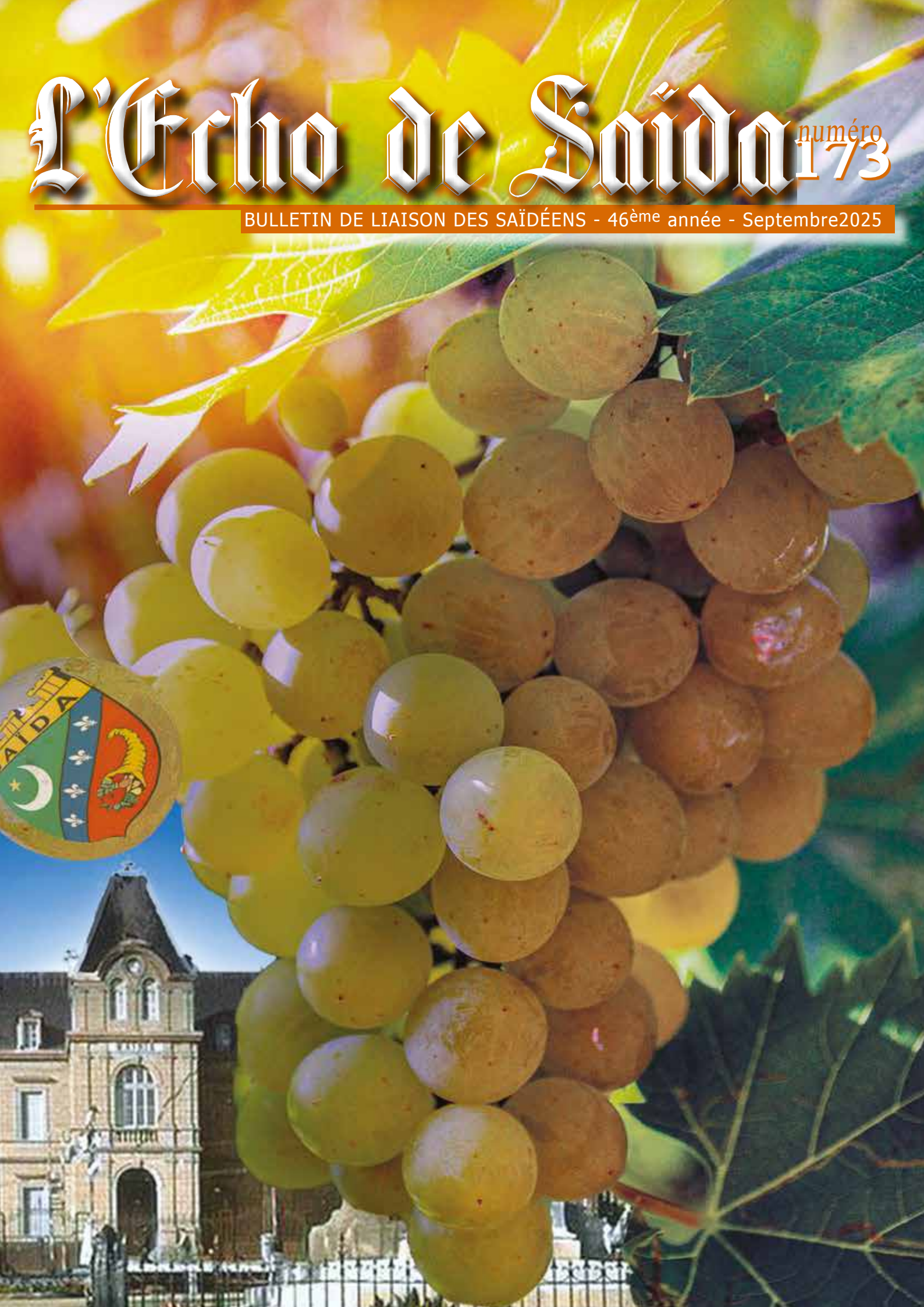


L'Écho de Saïda ^{numéro} 173

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 46^{ème} année - Septembre 2025





Infos utiles

NOS SITES INTERNET

Désormais, nos sites Internet sont en ligne sur un Portail de sites mémoriels organisé par la FRHA (Fondation pour la Recherche Historique sur l'Afrique du Nord) et par une équipe d'informaticiens.

La FRHA prend totalement en charge la gestion et les coûts liés à la présence de nos sites dans cette bibliothèque numérique.

Un immense merci à eux !

Pour consulter nos sites :

<https://afn-sitesmemoriels.fr>

CONTACTEZ L'AMICALE :

L'adresse du siège de notre Amicale est inchangée, vos documents papier (chèques, courriers, photos...) sont à adresser à :

**Amicale des Saïdéens
1 impasse Samson
31500 - TOULOUSE**

Désormais, l'adresse électronique de l'Amicale est :

assosaida9r@gmail.com

Vous devez l'utiliser pour TOUS vos envois électroniques relatifs à la vie de l'Amicale : articles, annonces pour le carnet, photos pour l'Écho, demande de renseignements ou tout autre type de correspondance.

IMPORTANT :

Pour vos communications via Internet concernant Saïda, merci de ne plus utiliser les anciennes adresses mail de notre Écho.

Pour d'évidentes raisons de sécurité (*nul n'est à l'abri d'un souci de santé ou autre...*),

nous avons créé une adresse e-mail commune, consultable par les membres de l'équipe qui gère l'association et le journal trimestriel :

assosaida9r@gmail.com

En guise d'éditorial

Bien chers amis,

Voilà plus d'un an que notre grand ami et président de l'Amicale, nous a quittés. C'était le 15 juin 2024.

En août suivant, nous vous avons consultés via un numéro spécial de 4 pages, pour vous soumettre les nouveaux statuts, et vous proposer de faire partie du Bureau, voire de prendre le « job » de président... Il n'y a pas eu une seule candidature. C'est ainsi et cela n'a pas posé de réel problème. La législation française imposant pour les associations loi 1901 (l'Amicale en est une) d'avoir un président, j'ai donc accepté le titre à la demande de quelques « ténors » (bien que tous les Saïdéens soient égaux). **Je veux juste souligner que ce n'est qu'un titre administratif pour moi ;** en effet, voilà près de 20 ans que je collabore à notre Amicale, j'ai beaucoup travaillé avec Loulou et Alain pour les journaux, et pour les différentes éditions (scolarité, poèmes, appelés etc.), y compris après mon départ de l'Hérault pour le Var.

Certes, il y a moins de travail que du temps de nos deux derniers présidents. Le fichier comporte désormais moins de 500 adresses, ce qui est somme toute « normal ». Nos réunions nationales ne sont plus, seules les régionales subsistent. Cela dit, n'hésitez pas à inciter vos enfants et petits-enfants à s'inscrire auprès de Claire Lesca-Génolini, notre fidèle secrétaire-trésorière.

La cotisation minimale est inchangée, 25 euros par an, et soutien à volonté.

Nos excellentes relations avec le CDHA à Aix en Provence et le Cercle Algérieniste à Perpignan vont permettre à notre mémoire de perdurer, qu'ils en soient profondément remerciés.

Nous tenons à remercier aussi très sincèrement les quelques bénévoles qui nous aident pour les rassemblements régionaux et pour notre Écho. Nous le ferons durer le plus longtemps possible, et toutes les dispositions sont déjà prises en cas de problème dans l'équipe actuelle, vous recevrez encore l'Écho !

Merci aussi à notre ami Jean-Pierre Diaz qui, pour des raisons qui lui appartiennent et qui sont très respectables, doit cesser, pour l'instant, de concevoir ses grilles de mots croisés (69 grilles réalisées à ce jour). Le travail de verbicruciste est plutôt complexe ! Cependant si certain(e)s d'entre vous s'en sentent capables, n'hésitez pas à nous le faire savoir, idem pour les textes et photos que vous auriez à nous confier.

Sincères amitiés saïdéennes
Christian Duran

Courrier des lecteurs



Nous avons reçu un appel téléphonique suite à l'article paru sur le précédent numéro, page 4 :

« *Des Saïdéens partis au Canada, en reste-t-il ?* »

Madame Nicole Gouchet, qui habite dans la Drôme, nous a indiqué que son beau-frère, Florian Reynaud, de Saïda, y était parti en 1956. Son épouse, Colette y vit toujours...

Peut-être (sûrement...) en reste-t-il d'autres...? Si vous avez de l'information, faites-le nous savoir !

Les 2 premières photos ont été prises chez mes parents Marie-Rose et Joseph Diaz à Chavanoz (38). La 3ème, moi-même, Adeline, entre deux cousins, Joseph Diaz et Roger Diaz, dont le frère Raymond est parti vivre au Mexique.

Mon second frère Thierry lui s'est bien installé au Costa Rica.

Il y a de grands voyageurs dans la famille !

Adeline



Madame **Marie Parra**, a fêté ses 106 ans le 1^{er} Mai dernier à son domicile. Félicitations !

À droite, son fils **Émile**, 74 ans, à côté de sa sœur **Claudette** 83 ans... Bouquet offert par Monsieur le Maire de Pignans dans le Var.

Notre ami **Louis Baylé (Loulou)** nous a adressé ces deux photos d'époque. Nous savions tous qu'il a été un excellent joueur de foot, déjà champion en 1946 en catégorie cadets !!! Bravo et merci !



Une autre équipe d'amis... un peu plus tard !



Compte-rendu AG

Le dimanche 22 juin, juste avant que la rencontre régionale de l'Hérault ne batte son plein, nous avons procédé à l'Assemblée générale de notre association (avec peu de présents mais conforme à nos statuts, puisque aucun quota n'est exigé) la première avec le nouveau bureau et les nouveaux statuts depuis le changement de président.

Rapport moral et d'activité :

1 - Concernant le deuxième semestre 2024 et le premier 2025, il est rappelé que les quatre Échos de Saïda ont bien été édités, que les nouveaux statuts de l'Amicale ont été adoptés à l'unanimité moins une voix (256 réponses), idem pour la constitution du nouveau bureau avec les chargés de mission, et les organisateurs de rencontres régionales.

2 - Sur ces deux premiers semestres 2025, 2 rencontres régionales ont eu lieu : région PACA le 31 mai 2025 avec plus de 50 Saïdéens et aussi plusieurs amis de Marcel Gomez (organisateur), et celle de l'Hérault ce jour (22 juin 2025), avec 42 Saïdéens inscrits. Deux rencontres régionales vont avoir lieu d'ici la fin de l'année : le 28 septembre à Meyzieu (69330), organisée par Jean Escobar, et la région toulousaine le 4 octobre, à Montgiscard (31450) organisée par Claire Lesca-Génolini et Marie-Claire Génolini-Allène.

Perspectives 2026 :

3 - Nos sites Internet ont été récupérés **gratuitement** par des informaticiens du FRHA et ont été mis en ligne **gratuitement** aussi, en accès libre. Qu'ils en soient profondément remerciés.

4 - L'âge et la fatigue commençant à pointer le bout du nez, les rencontres régionales ne seront plus organisées de façon formelle. Cela n'empêchera aucunement celles et ceux qui le souhaitent, d'organiser des rencontres régionales, nous publierons au préalable les détails sur nos Échos, s'ils nous sont communiqués à temps bien sûr.

- Seule la réunion de Rouen sera maintenue, chaque 1er novembre, pour les raisons historiques que nous connaissons tous.

5 - **La bonne nouvelle** : nos amis du CDHA à Aix en Provence, nous proposent de nous retrouver courant mai 2026 pour une journée complète, avec visite commentée des lieux, explications-conférence et repas sur place. La date et les détails vous seront communiqués dans le prochain numéro, en décembre. Pensez d'ores et déjà à vous libérer en mai 2026 !!! **Important** : c'est notre Amicale qui offrira la journée à tous les participants (hors déplacement et hébergement), aucune participation ne sera demandée.

6 - Notre Écho, dont la réalisation va être centralisée pour des raisons pratiques et surtout financières, va continuer à paraître chaque trimestre, grâce au soutien des adhérents, envois de textes et de photographies...

Les 6 points sont adoptés à l'unanimité, sauf le point 6, à l'unanimité moins 1 voix, donc adopté aussi.

Rapport financier :

Claire Lesca-Génolini, notre secrétaire-trésorière, nous présente un bilan simplifié :

Situation financière 2024 :

Recettes :

- Cotisations : 12 740 €
- Repas régions : 1 305 €
- Intérêts : 2 189 €

Dépenses :

- Échos : 14 171 €
- Repas régions : 1 740 €
- Frais de fonctionnement : 4 426 €

Résultat comptable négatif (- 5465 €)

Situation financière 2025 :

Recettes :

- Cotisations : 6 625 €
- Repas régions : 1 740 €

Dépenses :

- Échos : 6 048 €
- Repas régions : 7 149 €

Au 20 juin 2025, sur notre compte Crédit Agricole :

- Compte courant : 1 726 €
- Livret A : 17 088 €
- Dépôt à Terme : 40 000 €

Le rapport financier est adopté à l'unanimité.

Rappel : selon nos statuts, tout adhérent à jour de ses cotisations peut obtenir, sur simple demande, les bilans et comptes détaillés de l'Amicale des Saïdéens.

Nos prochains rendez-vous



ROUEN

Comme chaque année, à la Toussaint, depuis son inauguration et fidèlement à notre Histoire, les membres de l'Amicale de Saïda de Rouen et des environs se réuniront le 1^{er} novembre 2025 pour honorer la mémoire de nos défunts restés en Algérie.

Lors d'une cérémonie en présence des officiels et de notre représentant Alain Cazorla, une gerbe de sera déposée le samedi 1^{er} novembre à 09h30 au Cimetière Monumental de Rouen.

Un déjeuner est prévu après la cérémonie pour les personnes intéressées.

La gerbe, l'apéritif, et la kemia seront offerts par l'Amicale.

Renseignements et inscriptions
auprès d'Alain Cazorla :

Téléphone : 06 75 19 25 18
E-mail : alaincazorla@gmail.com

Nous espérons vous voir nombreux lors de cette réunion de l'Amicale des Saïdéens de Normandie et environs.



Bien que nous soyons en 2025, pensons déjà aux 50 ans de l'installation de cette stèle. Ce sera pour la Toussaint 2027 !

Préparons nos plannings !

LES 2 PROCHAINES

Si vous avez reçu cet Écho à temps (et nous avons tout fait pour...), vous pouvez encore vous inscrire aux deux prochaines rencontres régionales, vous serez acceptés en appelant le plus rapidement possible les organisateurs :

N'hésitez pas à téléphoner :

- Jean Escobar pour Meyzieu (69330)
le 28 septembre 2025

- 04 76 98 35 97
- 06 12 40 95 31

- Claire Lesca pour Montgiscard (31450)
le 4 octobre 2025

- 05 61 20 04 94
- 06 15 38 81 17

Nous comptons sur votre présence !





La Croix de Saïda

Vous souvenez-vous de nos fêtes de l'Ascension à Saïda ? Il faisait beau, le soleil d'été commençait à se faire sentir et c'est avec beaucoup d'enthousiasme que l'on partait le matin en procession pour assister à la messe sur « la montagne de la croix ».

En 1939, les scouts et les routiers, dont le mouvement avait démarré un an plus tôt, décident d'installer une croix qui serait visible de la ville et des environs. C'est donc sur la montagne la plus haute de celles qui entourent Saïda qu'ils vont planter une croix faite en madrier et mesurant 4 mètres de hauteur mais avec le temps le bois s'est altéré et elle n'était plus stable... Une seconde croix de même hauteur est alors réalisée, en profilés métalliques légers, par l'entreprise Genolini. Elle est scellée et installée solennellement au cours d'une messe, le 15 août 1946, en présence de toute la communauté paroissiale, mais, peu de temps après son installation, elle sera arrachée de son socle.

Les Saïdéens ne se sont toutefois pas découragés : une troisième croix est réalisée par la même entreprise, cette fois-ci en lames d'acier dur de ressorts de camion. Plus belle, plus lourde et plus solide, avec ce joli profil que nous avons connu, elle va être scellée plus profondément que la précédente, sur le sommet de la montagne. Elle sera inaugurée et bénie le 8 mai 1948, le jour de l'Ascension, au cours d'une messe célébrée par l'abbé Navaro entouré des scouts et de nombreux paroissiens. Cette croix « veillera » sur Saïda jusqu'en 1963 où elle est à son tour enlevée,



sciée, parce que trop difficile à arracher, et jetée dans un ravin.

L'abbé Escolano demande alors à l'armée française encore à Saïda de la récupérer et de l'installer au

patronage de l'école Felix Faure.

Elle sera détruite en 1972, quand l'établissement est repris par l'état Algérien.

Malgré ces péripéties et ces destructions, cette « Croix sur la montagne » est une image toujours présente et vivante dans nos souvenirs ...



Quand nous étions à Saïda, le matin dès l'ouverture de la fenêtre de ma chambre, elle était en face de moi et je la voyais briller

dans les rayons du soleil.

Le jour de l'Ascension, et parfois le 15 août, on partait en procession sur le sentier qui nous menait tout en haut, vers elle... C'était alors une journée de fête. Les scouts avaient la charge d'installer un autel sur le sommet devant la croix et le prêtre, entouré des fidèles, disait la messe. Ensuite, nombreux étaient ceux, qui, assis dans l'herbe, profitant de l'ombre des pins, partageaient un repas en famille et avec les amis.



Ainsi s'achevait cette agréable journée à la « Montagne de la Croix » où les rires, la joie, l'insouciance et la bonne humeur étaient au programme.

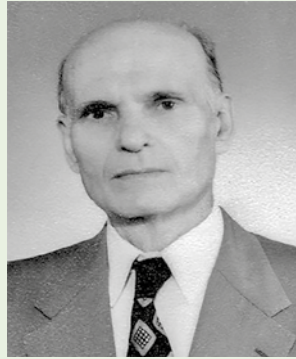
Bien sûr, seuls les anciens risquent encore de se souvenir de ces magnifiques journées qui ne purent hélas avoir lieu pendant les « événements »...

Marie-Claire Génolini

Émile Mas, droguiste



Émile Mas est né en 1902 à Sidi-Bel-Abbès. Il était le dernier d'une fratrie de 8 enfants, 4 filles et 4 garçons. Il devient orphelin aux décès rapprochés de ses parents alors qu'il n'avait que 10 et 12 ans.



À la suite de quoi il a vécu chez l'un de ses frères et sœurs, en alternance chaque mois, jusqu'à ce qu'il soit en âge de travailler.

Dès la fin de son service militaire il épouse Conception Cruz et s'installe à Saïda où il n'y avait pas encore de droguerie. L'idée d'en créer une lui vient, ce qu'il fait sur l'avenue Maréchal Foch, à côté de la pharmacie Cambillet.



Il est aidé par Monsieur Terrez, un représentant de la marque Palmolive, venu d'Oran, qui lui laisse sa marchandise en lui permettant de le rembourser après l'avoir vendue. Plus tard, il quittera sa première boutique pour déménager dans un autre local acheté en face du marché, que tous les Saïdéens de notre génération ont connu.

Son commerce prospérait car Émile Mas s'est mis à vendre des produits de beauté, dont les marques « *Élisabeth Arden* » et « *Antoine* », de la bijouterie, des parfums et crèmes de maquillage, des accessoires en cuir. Il employait également des esthéticiennes venues de Paris pour assurer des soins de beauté.

Pour l'aider dans son travail, il avait embauché Monsieur Kiès, son premier employé (*qui plus tard s'est installé droguiste boulevard Gambetta*), puis Monsieur Barranco, un homme très dévoué, et Monsieur Larsen tandis que Mademoiselle Andréoleti lui faisait la comptabilité. Au moment des fêtes, quand il y avait beaucoup de clients, son épouse et sa fille Claudine venaient les seconder.



La droguerie, c'était sa vie : Il était toujours le premier pour assurer l'ouverture et le dernier pour la fermeture, y compris les jours fériés et jours de fêtes.

À la déclaration de l'indépendance, en 1962, il est resté à Saïda pour essayer d'écouler l'abondante marchandise qui lui restait.

À Pâques 1963 il participe au repas organisé par le père Escolano, réunissant au Patronage les Saïdéens encore sur place...



Il n'est rentré en France qu'en 1964 très meurtri de ce que l'Algérie était devenue. Il s'installe à Saint Tropez et, à la mort de son épouse, il déménage à Toulon où résidait sa fille. Il décède à l'âge de 93 ans.

Sans doute ses enfants, Paul et Claudine auraient pu mieux que moi, sa belle-fille, raconter son histoire mais malheureusement ils ne sont plus de ce monde.

Cependant je peux témoigner que Monsieur Émile Mas était un homme bon, croyant, aimant son travail, rendant service à ses clients, les conseillant, généreux, leur offrant parfois une savonnette...

Josette Mas



Rencontre régionale

C'est à Castelnau le Lez, commune qui jouxte Montpellier, que nous nous sommes retrouvés le 22 juin dernier. Nous étions 42 convives au Clos de l'Aube rouge.

Un excellent apéritif-entrée très fourni et vraiment bon nous a été servi en extérieur : anisette, cocktails variés, et kémia à profusion, avec entre autres des moules marinières qui eurent beaucoup de succès.

Une belle entrée en matière pour cette deuxième rencontre régionale de l'année !

Merci à tous, merci la Vie !



De G. à Droite : Suzanne Saëz - Jean-Pierre Diaz, Renée Ermosilla, Amicie Allène - Andrée Rico



La jeunesse était présente ! Ici des membres de la famille Ramos



Marie-Claire Génolini en grande conversation avec Monique Saëz

de l'Hérault - 22 juin



Marcel Gomez



Martine Ramos



Albert Bonmati

Renée Ermosilla



Jean-Pierre Diaz, Alice Crach, Suzanne Saëz, Amicie Allène, Monique Saëz



Préparation des moules sur place, avant dégustation



Michèle Reig-Galland avec son fils et sa belle-fille



Paule Chevalier et Claire Lesca



Bernard Allène, fidèle et talentueux reporter photographe



Rencontre régionale



La famille de nos regrettés Carmen et Pierrot Ramos très bien représentée... 12 personnes !
À gauche, Brigitte Lopez-Ramos, à droite son frère François Ramos...



Marie-Claire Génolini, Robert Rogier,
Jacqueline Girard, Claire Lesca



À droite Robert Médina,
à la table des jeunes bien sûr !
À coté, Christophe Reig-Galland
et son épouse.

de l'Hérault -22 juin



Jacqueline Diaz,
Rose et André Escobar



Daniel Basso
et son épouse,
Titou Martinez



Et avec le dessert, champagne offert par l'Amicale, les verres sont levés en l'honneur de l'amitié saïdienne !





Retour sur Gémenos...

Un message de notre ami Sylvain Galliana :

Journée mémorable samedi 31 mai 2025, à Gémenos.

Marcel Gomez avait organisé une réunion des Saïdéens du Sud-Est à laquelle ont participé environ cinquante personnes de chez nous. Les lieux étaient admirables : c'était à l'Évento. Parking ombragé, accès facile... Préparés et servis par le traiteur La Dolce Vita, la qualité des kémias exceptionnelle, le repas délicieux et l'ambiance musicale très dansante.

Et pour conclure, Champagne offert par l'Amicale.

Une journée formidable ! Merci Saïda !



Spécial Tintin



Le CDHA a l'extrême plaisir de vous annoncer la parution, à venir, d'un **tirage limité** d'un album de Tintin d'Hergé traduit en Pataouète (le parler des Français d'Afrique du nord) :

« **Les Zemrods à la Castafiore** » (Les Bijoux de la Castafiore) aux éditions Casterman, traduit par Jean Monneret et dont le CDHA a l'exclusivité.

Si vous avez envie de retrouver les expressions du parler de Là-bas, vous pouvez précommander un exemplaire au prix de 13,50 € (hors frais d'envoi).

Les albums seront édités et envoyés d'ici la fin de l'année 2025.

Connectez-vous sur le site <https://cdha.fr>

ou écrivez à : contact@cdha.fr

Les rendez-vous du CDHA



LES RENDEZ-VOUS DU CDHA

LES RENCONTRES : CONFÉRENCES ET DÉBATS
LE PARLER DES FRANÇAIS D'AFRIQUE DU NORD : UN MELTING POT LINGUISTIQUE MÉDITERRANÉEN

15 ET 16 NOVEMBRE 2025

CONCOURS D'ÉCRITURE DU CDHA 2025
DIS-LE EN PATAOÛÈTE !
HISTOIRE D'AUJOURD'HUI, PARLER DE "LÀ-BAS"

En direct sur la chaîne
YouTube du CDHA

www.cdha.fr

Conservatoire National de la Mémoire des Français d'Afrique du Nord
38 ter avenue de l'Europe 13090 Aix-en-Provence
contact@cdha.fr - 04 42 52 32 89

Les débats portant sur « Le Parler pied-noir et l'humour », seront animés par :

- **Noëlle Perna**, comédienne et humoriste dite Mado la niçoise, née à Philippeville,
- **Alexandre Arcady**, né à Alger, cinéaste de renom profondément attaché à sa terre natale,

Ceux sur « Le parler pied-noir, vecteur de transmission » seront animés par :

- **Sophie Colliex**, romancière Franco-suisse dont la famille est originaire de l'oranie, membre du CDHA et du G2T (voir notre Écho N° 172, page 5),
- **Nicolas Bourdon**, Conteur diplômé de philosophie, auteur du récit-spectacle « Et pataouète et patatras ! » dont le spectacle clôturera les Rencontres,
- **Jean-Pierre Goudaillier**, professeur émérite de l'université de Paris, spécialiste de recherches lexicographiques et argotologiques,
- **Léon Mazella**, Journaliste né à Oran, diplômé de Sciences Politiques et de droit, enseignant en école de journalisme, également écrivain auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont « le Parler Pied-noir ».

La synthèse de cette journée si bien remplie de rires et de bonne humeur sera assurée par **Hubert Ripoll**, natif de Philippeville, professeur émérite de psychologie, chercheur, essayiste et conférencier, membre du CDHA et organisateur de précédentes « Rencontres ».

Précisons également que tout au long de la journée, des intermèdes artistiques apporteront détente, fraîcheur et émotion.

Les bibliophiles bénéficieront, au moment de la kémia, d'une bourse aux livres et de séances de dédicaces par les auteurs présents, et tous pourront acquérir un ou plusieurs exemplaires de l'album de Tintin « Les zemrods à la Castafiore »

Ces rencontres se poursuivent le dimanche 16 novembre par la remise des prix de notre concours d'écriture, puis nous partirons, avec notre vice-président, Gérard Crespo, diplômé de l'EHESS et docteur en Histoire, à la découverte du poète Gabriel Audisio.

Cette conférence sera suivie de la lecture de textes choisis du poète par Isabelle Lillo, membre du CDHA et du G2T, agrégée de l'université, professeur de langue espagnole et de littérature hispano-américaine à l'université d'Orléans.

Ne manquez pas ces instants festifs, rejoignez-nous !

ALBUM TINTIN EN PATAOÛÈTE
(Voir page 12, ci-contre)

Pour tous nos amis intéressés par la commande d'un (ou plusieurs) album (s) Tintin « **Les Zemrods à la Castafiore** », veuillez prendre contact avec le CDHA dès le 1^{er} septembre (04 42 52 32 89), date de réouverture de l'accueil.

Au CDHA, les 15 et 16 novembre 2025, à Aix-en-Provence venez partager avec nous un moment de détente et de rire bon enfant. Cette manifestation est gratuite mais l'inscription est obligatoire : pensez bien à vous inscrire en vous rendant sur le site du CDHA : contact@cdha.fr.

Vous pourrez également déjeuner sur place.

Le programme :

Samedi 15 novembre nous recevons des intervenants prestigieux, tels que :

- **Jean Monneret**, docteur en Histoire et diplômé de l'Institut des Langues Orientales, auteur en publication collective en 1992 d'un dictionnaire de pataouète, et traducteur du célèbre album de Tintin « Les Bijoux de la Castafiore » devenu en pataouète « Les Zemrods à la Castafiore ». Il nous parlera lors de son intervention de « L'interaction linguistique liée aux migrations de peuplement »,
- **Alessandro Costantini**, professeur à l'université de Venise en Italie, spécialiste de littérature française, intéressé notamment par la culture des français d'Algérie qui nous parlera de « Pataouète et littérature ».



Nos jeunes années à

Dans cette petite école de village perdu dans la campagne algérienne, où nous apprenions l'histoire de la France et les valeurs qui l'ont forgée, nous avons été éduqués, instruits, respectés et aimés. Mon premier contact avec l'école, je m'en souviendrai toujours.

29 avril 1946, j'ai cinq ans et je ne pense qu'à une seule chose, aller à l'école et apprendre à lire. Six mois après, le jour de la rentrée en octobre, maman m'y conduit. J'ai un joli tablier à carreaux bleu et blanc, un nœud bleu dans mes cheveux et un cartable tout neuf. Maman rencontre la Directrice, Madame Amsalem, pour mon inscription. En examinant le livret de famille avec attention, cette dernière s'exclame vivement : Mais je ne peux pas la garder, elle n'a pas encore six ans ! Revenez à la rentrée prochaine. Devant son intransigeance, cette petite « chose » effondrée et sanglotante, Maman la ramène à la maison. L'année suivante je suis très fière et ne suis pas refoulée. J'aborde cette année de CP avec beaucoup de joie, je vais enfin savoir lire et écrire.

Avec Christiane, nous partons tous les matins chargées de nos cartables et du panier contenant le repas que nous prenons ensemble sous le préau de l'école. Quelle année merveilleuse dans l'ombre de ma grande sœur, douze ans, mon idole, si belle, si gaie, si sûre d'elle alors que timide, j'ose tout juste parler. Pourtant, c'est à l'école que je m'exprime : je lis, j'apprends, je m'applique, je deviens une « grande ».

Bientôt, c'est à mon tour de jouer le rôle de l'aînée et de partir le matin avec mon cartable et le panier du déjeuner accompagnée de mes deux petites sœurs, Amicie appelée Missette et Monique la petite dernière. Celle-ci est l'objet de tous nos soins. On porte son cartable à tour de rôle, on la tire par la main. Trois kilomètres sont bien trop longs pour ses petites jambes. Six ans, huit ans, dix ans, nous partons par tous les temps le matin tôt et il n'y a que l'hiver (un gros mois de frimas) où Papa fait atteler la calèche pour que Djillali où Mohamed nous accompagne à l'école, les jambes recouvertes d'une chaude couverture de laine. Pendant les journées froides et quelques fois enneigées, le maître et directeur de l'école nous permettent de manger dans la classe. En contrepartie, nous devons recharger le poêle à bois et veiller à ce que la classe soit propre pour accueillir les élèves l'après-midi. Gardienne des lieux pendant ce court intermède, je joue à la « maîtresse », j'écris au tableau, je fais la lecture à haute voix à mes sœurs, avec en prime, l'odeur caractéristique de la craie effacée, qui recouvre nos mains et nos vêtements d'une fine pellicule blanchâtre.

C'est ainsi que quelques années plus tard, devenue enseignante moi-même, c'est toujours avec la même émotion que j'entre dans ma classe, bien avant

les élèves, pour me plonger avec délice dans cette atmosphère si particulière, oubliant tout, pour me préparer et me consacrer à ma journée de classe.



Cette petite école de campagne, comme je l'aime !
Les quatre sœurs, de gauche à droite : Amicie, Monique, Christiane et Frédérique

Le maître très attentif à chacun de nous veille à notre épanouissement. Il nous instruit, nous éduque avec ce petit plus qui plus tard, fait que nous serons plusieurs à nous engager dans la voie de l'enseignement. Les semaines coulent tranquillement. C'est le temps des « leçons de choses » que l'on réalise souvent en pleine nature désertant la classe pour aller observer de près dans le ruisseau voisin, les têtards et leur métamorphose en grenouilles, la pousse des légumes dans le jardin potager de l'école, entretenu par les grands garçons de « fin d'étude ».

L'année scolaire est sanctionnée par « l'examen d'entrée en sixième » et le « certificat d'étude » pour les plus âgés qui n'iront jamais plus loin. Ils entreront dans la vie active à l'âge de quatorze ans. En plus des épreuves de français, mathématiques, histoire, géographie, sciences naturelles, nous nous préparons aux épreuves sportives, au chant avec la mémorisation obligatoire de notre hymne national « La Marseillaise ». Il y a également pour les filles un point de couture à présenter et c'est dès le mois de mai que nous nous exerçons à réaliser ourlets, surjets, boutonniers..., assises à l'ombre des platanes de la cour de l'école, deux après-midis par semaine, après la récréation, c'est-à-dire de 15 heures 15 à 16 heures 30.

L'entraînement aux épreuves sportives est encore un moment privilégié. Nous occupons carrément la rue devant l'école, peu fréquentée à cette époque, les véhicules à moteurs étant très rares. Nous installons les poteaux pour le saut en hauteur, les limites pour la course de vitesse du cent mètres et le lancer du poids.

Filles et garçons à tour de rôle, nous nous efforçons de nous dépasser pour nous entendre dire « c'est bien, tu as encore progressé ». Ces quelques mots suffisent à stimuler notre ardeur. Fatigués mais satisfaits, nous retournons en classe afin de terminer notre journée. Une page de lecture pour le retour au calme, les leçons et devoirs à noter sur notre cahier de textes pour le lendemain et nous sommes prêts à partir. Le rang se forme sans bruit, sans bousculade. Nous avançons en ordre, traversons toute la cour, le préau, jusqu'à la sortie. Le maître se tient là disant au revoir à chacun de nous, nous recommandant de bien faire nos devoirs.

Ce n'est qu'une fois la porte franchie que nous nous permettons de parler, crier, nous interpeller. De petits groupes se forment selon la destination de chacun. Pour mes deux sœurs et moi-même, le chemin du retour fait partie des bons moments de notre enfance. Nous sommes plusieurs à l'emprunter, tous de la même famille. Cousins et cousines de tout âge, de six à douze ans, prennent cette même direction, les fermes respectives que nous habitons se situant les unes après les autres sur une dizaine de kilomètres. Nous sommes très nombreux au départ et c'est là où nous faisons le plus de bêtises, nous entraînant mutuellement. Je pense aux petits chapardages dans le verger de « Kadda Bombi » situé juste en haut de la côte, à la sortie de Nazereg sur la route du Poirier. Après avoir dépassé le cantonnier du village qui casse les pierres sur le bord du chemin, nous savons que personne ne peut nous voir. Tapis au fond du fossé, nous laissons les petits pour guetter pendant que les plus grands chargent leurs poches de fruits délicieux généralement tombés au sol. Le moindre bruit, le moindre cri provoque notre fuite, les plus petits prenant les devants pour ne pas être distancés. Comme une envolée de moineaux, « nous partons pour nous poser un peu plus loin » afin de partager notre cueillette en riant du bon tour que nous avons joué une fois de plus à Monsieur Kadda Bombi. Pourtant, ce cher monsieur nous réserve une surprise. Lassé de nos intrusions répétées dans son champ, il nous attend ce jour là sur son cheval pour être sûr de nous rattraper. À peine entrés sur le terrain, le signal d'alarme est donné et nous voilà courant à toute vitesse sur la route, déserte heureusement, ne tournant pas surtout la tête, essayant d'échapper à notre poursuivant. Nos quatre cousins, quatre frères, Jean Pierre, Mimi, Charlie et Robert ne pouvant pas prendre la déviation à gauche qui les conduirait chez eux et un peu paniqués, il est vrai, par cette aventure, poursuivent le chemin avec nous. Kadda Bombi n'est pas pressé, il chevauche au petit trot derrière nous. Ce qui l'intéresse c'est de voir nos parents pour nous donner une bonne leçon et il jubile de nous sentir à bout de souffle. Nous sommes effrayés à l'idée que nos méfaits soient découverts. Ainsi, courant, soufflant, nous arrivons en vue de notre

maison. Hélène nous a quittés depuis longtemps sous l'œil indifférent de Kadda Bombi. Il en est de même pour Joséphine et Damien qui poursuivent leur trajet vers leur domicile situé beaucoup plus loin. Nous sommes, mes cousins, mes sœurs et moi, le groupe le plus important et donc le plus intéressant à suivre. Arrivés au grand galop devant la maison, poursuivis par le cavalier, nous attirons l'attention de Maman qui se précipite au devant de nous. Sans rien dire et presque en la bousculant, nous entrons dans la maison, suant et soufflant, pour nous cacher sous les lits, derrière une porte, dans un placard, comme les sept biquets de l'histoire. Le souffle court mais l'oreille attentive, nous entendons Maman qui parle en arabe avec notre poursuivant et, bien sûr, nous suivons toute la conversation. Maman présente ses excuses à Monsieur Kadda Bombi en l'assurant que nous serons punis, qu'elle relatera ce qui s'est passé à notre père, à notre oncle et notre tante et, jamais plus, elle s'y engage, nous ne recommencerons. Rassuré, il repart en laissant maman très mécontente et je vous laisse imaginer la suite. Nous avons eu droit à une leçon de bonne conduite et mes cousins, pressés de rentrer chez eux car ils ont encore un long chemin à faire, ne s'attardent pas davantage. Cet incident a sonné la fin de nos chapardages dans le verger voisin et, bien que tout penauds, nous en avons ri ensuite et égayés nos retours sur la route du poirier avec d'autres sottises beaucoup moins graves mais tout aussi amusantes.

Ces années faites de travail, de jeux, de bons moments en famille, avec les copines et copains, font partie, comme pour la plupart des enfants, des meilleurs souvenirs enfouis au fond de nous mais qui surgissent brutalement dans notre vie quand on ne les attend pas et pour notre plus grande joie.

Frédérique Saëz



Premier rang : 2^{ème} et 3^{ème}, Amicie et Monique.
Debout à gauche : Joséphine.
Dernier rang : 1^{er} Robert Saëz, 5^{ème} Charlie, son frère.



Saïda entre 1846 et 1847

Suite et fin de l'article paru sur le précédent numéro, transmis par Gilbert Sandmayer

...Les mois de janvier, février et mars furent, dans cette région assez élevée par rapport au niveau de la mer, ce qu'ils sont également en France : froids, neigeux, avec quelques percées de soleil sur un beau ciel tout de même. Mon capitaine continuait sa poursuite enchantée aux sangliers, tant jeunes que vieux, gros ou petits ; il en tua plus d'une vingtaine. La chair de ces nobles ancêtres de nos cochons domestiques, fut accommodée sous toutes sortes de recettes assez simples et ce joyeux dérivatif vint compenser les modestes distributions de notre administration.



J'eus la curiosité de suivre quelquefois mon commandant de compagnie dans ses expéditions assez lointaines. Un jour, par un froid vif de février, nos fusils étant chargés d'un côté pour les sangliers, de l'autre pour les éventuels agresseurs ; je faillis être emporté par un vieux solitaire que Zampa, son chien avait réussi à déloger d'un lentisque le repaire préféré.

Souvent, il nous arrivait de rencontrer des indigènes au regard peu amical, aussi nous les tenions rapidement à distance par quelques mots rudimentaires issus de la linguistique arabe, et prononcé d'un ton énergique par mon compagnon de randonnée : « Rhô, fissa ! (Va-t'en vite !) Phrase qui était aussitôt suivie du geste compréhensible en mettant l'arme en joue.

Une autre fois, assis sur le bord d'un sentier que nous avions à suivre pour revenir à Saïda, nous avons découvert un animal assez gros, d'une forme peu familière et fauve. Lequel me parut ressembler à un veau d'un âge avancé, sauf que cette observation peu commune pour un jeune bovin m'interpella. Le capitaine me prit par le bras pour m'immobiliser tout en me disant : « C'est un cheune lion. » Il n'avait pas l'air méchant et j'étais presque tenté de faire la connaissance de cet animal qui me semblait si doux, c'est alors qu'il se leva et s'enfonça gravement dans les bois du voisinage.

Mais ce que j'aimais par-dessus tout, c'était mes courses isolées dans les ravins, parmi les rochers qui entourent le vieux et le jeune Saïda. Pas un bouquet de lauriers-roses le long de la rivière, pas un buisson de thuya ou de genévrier du haut de ces rochers, qui n'aient été l'objet d'une de mes visites imprudentes et souvent sans arme. Ça et là, dans le creux des ravines, paissaient quelques maigres moutons, gardés par des femmes assez âgées, d'apparence négligées et très ridées ; qui, malgré mes paroles affectueuses et mes modestes aumônes, ne m'économisaient ni les injures ni les malédictions. Leurs tentes malpropres étaient généralement aménagées autour du Vieux Saïda et gardées par des chiens hargneux. Le choix des emplacements à proximité de cette rivière permettait à ces personnes de pourvoir satisfaire leurs besoins en eau qui d'ailleurs était abondante. Aux abords de cette rivière on apercevait les jardins abandonnés, les vestiges de plusieurs moulins à eau et de fonderies, ainsi que les restes d'ouvrages inachevés et entrepris entre 1839 et 1842 ; avec la participation d'un certain nombre de déserteurs de la légion étrangère travaillant au profit de l'émir Abd-el-Kader.

Toutes les nuits venant des fentes des hauts rochers, sortaient d'immenses bandes de chacals, que suivait l'hyène craintive et peu dangereuse quoiqu'on en dise. C'était un charivari de cris, de hurlements aigus, du milieu desquels s'élevait de temps à autre la voix rauque et majestueuse des lions. Alors tout se taisait pour ne recommencer que bien plus tard et de plus loin.



Les journées s'écoulèrent hâtivement durant ce deuxième séjour à Saïda. Je logeais dans une grande chambre rudimentaire que je partageais avec mon lieutenant. Aussi, nous fumes obligés de faire réaliser une table avec des planches provenant de caisses à biscuit, pour pouvoir jouer aux dames. Je m'étais également abonné au journal « l'Époque » réputé pour la qualité de ses informations concernant les événements littéraires et politiques ; c'était pour moi un précieux moyen de renseignements, car je n'avais pris dans mes bagages que trois livres :

Saïda entre 1846 et 1847



Lamartine, Horace et Brillat-Savarin. Ainsi, lorsque chaque convoi arrivait à Saïda il me livrait huit numéros d'édition à la fois.

Durant les quinze dernières soirées du mois de mars, dont les journées furent avantageusement ensoleillées, donc plus chaudes, j'ai eu le plaisir de pouvoir contempler quotidiennement un phénomène naturel, dont je souhaite pouvoir le relater aussi fidèlement que possible, tout en laissant son explication physique à de plus savants que moi. Au terme de chacun de ces après-midi-là, j'apercevais à environ cinq ou six lieues (20 à 24 Km) de Saïda, un mouvement de terrain en forme de pic et complètement isolé dans la plaine, ou de sombres nuages s'amassaient autour de ce sommet en le couronnant d'un dôme épais et noir. Puis, lorsque l'astre solaire avait tout à fait disparu de l'horizon, l'obscurité survenant, on voyait sortir de cette masse comme de longues fusées et des éclairs se succédaient précipitamment dans toutes les directions. Ce phénomène sans doute électrique, durait environ une demi-heure sans produire le moindre bruit analogue au tonnerre, puis l'amas de nuages couvrant ce sommet se dissipait pour ne se reformer que le lendemain et dans les mêmes conditions. C'était un spectacle surprenant devant lequel je restais absorbé et admiratif.

Souvent, le matin, lorsque le soleil levant annonçait une belle journée, j'allais me plonger dans une petite fontaine située à trois ou quarts de lieue environ de Saïda et formant un bassin rempli d'une eau chaude et limpide. C'était ravissant de solitude et de verdure, il me fallait pour pénétrer près de la source, écartier les branches des chênes et des lentisques. Je crois même me souvenir qu'un saule pleureur étendait au-dessus de moi ses rameaux flexibles. Deux nymphes eussent été à l'étroit dans cette conque de faible profondeur et exigü, car il était impossible d'étendre les bras sans être mis en contact avec les bords verts et fleuris. La naïade qui présidait à cette charmante fontaine devait être bien jolie, mais malheureusement je ne l'ai jamais vue. Toutes ces baignades, ces chasses, ces courses et ces randonnées, étaient bien imprudentes et dangereuses. Le pays était loin d'être sûr, l'anxiété y était entretenue, autant par le fait de nos futures manœuvres que par les conspirations des émissaires d'Abd-el-Kader.

Malgré mes fréquentes rencontres avec les autochtones des environs de Saïda, je n'ai rien eu à craindre, pas plus qu'à me repentir de ce qui était alors des actes audacieux. Mais je dois reconnaître

que j'évitais de m'absenter les jours de marché, car ces journées comparables à des foires étaient assez agitées et donnaient lieu à de bien curieuses bévues. Ce jour-là, l'effectif de la garde était doublé, les indigènes fouillés et on exigeait d'eux qu'ils laissent à l'entrée les bâtons noueux leur servant à assommer tout en courant les lièvres, les chacals et autres animaux. Ils nous approvisionnaient en nourriture de toutes sortes : du beurre rance, du petit lait, des œufs de poule et d'autruche, de la volaille, du gibier de toutes espèces et quelques variétés de légumes. La cuisine, dont j'avais été promu directeur à l'unanimité, était ravitaillée par ces produits locaux peu onéreux. Un lièvre se vendait cinq sols. Plus rare, la poule allait jusqu'à dix. Le porc-épic à la chair vraiment exquise se vendait à trente et même quarante sols. Un bel œuf d'autruche frais, ne s'obtenait pas à moins de trois ou quatre francs, presque le même prix qu'à Marseille. Le contenu d'un seul égalait celui de deux douzaines d'œufs de poule et nous servant à confectionner des omelettes peu gustatives en raison de l'odeur terreuse. Pour compenser ce désagrément, j'avais réussi à enseigner à notre cuisinier la façon de s'en servir pour réaliser des sauces et certaines de nos pâtisseries, que notre goût pourtant assez tolérant jugeait passable.

C'est au moment où j'appréciais le mieux les jours heureux que je vivais à Saïda, qu'un message du général Renault nous ordonna de rejoindre rapidement Mascara, où nous sommes arrivés le 03 avril 1847. Quarante ans après ces faits, je me remémore avec plaisir cette époque qui fut celle de ma jeunesse que je tente de décrire le plus exactement possible ;

Tous ces modestes postes militaires, auxquels mon Régiment a contribué, ont permis de défricher cette terre d'Algérie pour la colonisation et de construire également des casernements, des chemins, des fortifications, des hôpitaux, des jardins, des maisons et des routes, dont l'ensemble a contribué ensuite à former des garnisons et des villages analogues à ceux de France.

Cette expérience militaire du soldat bâtisseur, nous l'avons accomplie jusque dans les nouveaux postes militaires créés aux limites extrêmes du Sahara, et tous ces faits sont pour moi à porter au prestige de notre pays, lequel nous a permis de découvrir plaisamment ces régions encore inconnues, mais aussi, grâce à la robustesse physique de l'astre étincelant de notre jeunesse !



Carnet de l'Amicale



Marie Marin, née Seva à Saïda, est décédée le 18 mars 2025 à l'âge de 91 ans à Avignon.

De la part de sa fille Martine, de sa petite-fille Laëtitia et de son arrière-petite-fille Maëva. Elle laisse le souvenir d'une personne discrète et rayonnante qui aimait partager les recettes ensoleillées de son pays natal.

L'annonce ci-dessus, aurait dû paraître sur notre précédent bulletin. Une erreur de notre équipe a fait qu'elle n'est publiée que maintenant. Que la famille veuille bien accepter nos excuses.



Christian Forgerit né à Casablanca en 1941, décédé à l'âge de 84 ans.

Son épouse Luce, ses filles, ses petits-enfants, ses frères et sa sœur vous associent à leur peine et à cette volonté de prolonger le souvenir réconfortant de sa vie de partage et d'artiste.

Erratum : sur le précédent numéro, nous annonçons le décès de Monsieur Joseph Diaz le 19 mars 2025. C'est le 13 mars qu'il a quitté ses proches... Avec nos excuses...

Vous souhaitez que l'Écho de Saïda publie votre annonce, avec ou sans photo, envoyez les éléments papier au siège de l'Amicale ou si vous avez Internet adressez-les par E-mail à :

assosaida9r@gmail.com



Marlène Siefkens, décédée le 9 Juin 2025 à Tourcoing, entourée de ses 7 enfants, à l'âge de 80 ans.

De la part de son frère Henri



Gilbert Escache, décédé le 1er juin 2025 à 16h00, à Montauban, à l'âge de 95 ans. De la part de son épouse Francine Prévot, de son frère Albert, de sa fille Claude et de ses petits-enfants Pierre-Louis et Cléa.

Yves Pérez décédé le 04 juillet 2025 à Angoulême à l'âge de 63 ans, de la part de sa maman Josée Pérez, veuve de Sébastien Pérez.

Raymond Juan, décédé le 24 juillet 2025 à l'âge de 83 ans. De la part de son épouse Christiane Juan, de ses enfants Véronique, Laurent et Hervé et de son petit fils Léo. 84140 Montfavet



André Tzutzuiano décédé le 16 août 2025 à l'âge de 89 ans suite à une longue maladie.

De la part de sa femme Céline Ortega 06300 Nice

Soyez rassurés !

Profitant du peu d'annonces de décès cette fois-ci (que ça dure !) nous voulons préciser à tous les lecteurs qu'ils peuvent être rassurés quant à la continuité de l'Amicale des Saïdéens. Notre association durera tant qu'il y aura des adhérents, et chaque trimestre votre Écho de Saïda sera dans vos boîtes aux lettres. À ce jour, les deux prochains (Noël 2025 et printemps 2026) sont déjà très avancés.

Il est (presque) normal que des petites rumeurs aient couru chez certains après le décès prématuré de notre président Alain et la mise en place du nouveau bureau, acceptée par 255 voix sur 256 réponses en août 2024... Soyez tranquilles ! Aujourd'hui, par sécurité, la gestion de l'Amicale est assurée de façon collégiale avec, entre autres, une boîte E-Mail commune.

Notre association se porte très bien tant sur le plan financier que moral.

Selon l'article 7 de nos statuts en vigueur, si un changement devait intervenir dans la composition du bureau ou toute autre modification, l'ensemble des adhérents sera consulté sous forme d'Assemblée générale, comme nous l'avons fait en août 2024 par un numéro hors-série.

C'était le foot... Là-bas !

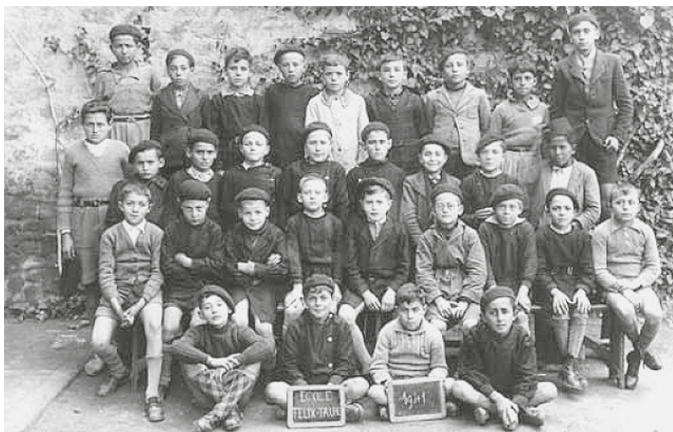


Courts extraits du livre de Loulou Baylé « Fragments de vie en Algérie française »

... Dès que j'ai su marcher, j'ai toujours eu un ballon de foot à portée de... pieds, et, vers cinq ans, ma première vraie tenue de footballeur a été celle du GCS, entièrement blanche.../... Je dois beaucoup au football qui, en plus des grands moments de bonheur qu'il m'a procurés, m'a enrichi, j'en suis sûr, physiquement mais aussi moralement et psychologiquement. Durant mes années jeunesse qui suivent, où que j'aie posé ma valise, j'ai toujours eu la chance de pouvoir le pratiquer, à Saïda, au collège et à la fac avec le RUA.

Le Gaieté

Le Gaieté, comme tout le monde l'appelait, évoluait en première division d'Algérie, la plus haute, en ligue d'Oranie. Dès le début du championnat, les dimanches où avaient lieu des matchs à domicile, j'accompagnais mon père.../...



Ceux du P'tit Champ à l'École Félix Faure :
De gauche à droite. 1er rang, 1 : Charly Ségura - 2ème rang, 5 : Loulou Baylé - 3ème rang, 2 : Paulot Chabaud
4ème rang, 6 : Dédou Rogier

.../...Le « P'tit Champ » et sa bande

Notre équipe grossissant en nombre, nous-mêmes grandissant en âge, nous avions entre dix et douze ans, et en taille, la terrasse devint exigüe. Il nous fallut trouver un nouveau terrain. Ce fut une petite place située à deux cents mètres à peine de chez moi, au sol en terre battue, bordée de jardins et maisons. Dans l'une d'elles habitait mon regretté ami de toujours, Charly Ségura, qui, quelques années plus tard, en 1950, étudiant en pharmacie à Alger, me rejoindrait dans l'équipe de foot du RUA. Notre nouveau terrain fut baptisé Le P'tit Champ, terme qui demeure encore entre nous soixante-dix ans plus tard et que nous évoquons avec une nostalgie joyeuse à l'occasion des retrouvailles bisannuelles de notre Amicale.

À la manière des petits Brésiliens des favelas qui tripotent la balle à longueur de journée, nous nous y retrouvions tous les jours, tout au long de l'année ; après la classe, dans le courant de l'année scolaire

et, pendant les vacances, du matin au soir. La villa de Charly nous servait de vestiaire et de buvette et ses deux grandes sœurs, Aline et Simone, qui remplaçaient une maman trop tôt disparue, rassasiaient nos ventres affamés de goûters bienvenus en cette période de restriction. Je me souviens particulièrement des meringues, mon gâteau préféré, qu'Aline nous faisait cuire à feu doux dans sa grande cuisinière à charbon et que nous ingurgitions en un clin d'œil. Ce P'tit Champ n'était pas bien grand... Environ quarante mètres sur vingt-cinq, ni rectangulaire ni plat, plus large vers le bas. Deux grosses pierres remplaçaient les poteaux de buts. Mais il suffit largement à notre bonheur jusqu'à notre adolescence qui nous emmena alors, toujours les mêmes, au grand stade municipal en découdre avec d'autres équipes de quartier.

Ce P'tit Champ fut... notre école de foot ! Nous y passions tellement de temps que, dès l'âge de dix ou douze ans, les dribbles, jongles et autres amortis nous étaient devenus des gestes naturels. À nos débuts, notre ballon n'était qu'une pelote faite de vieux chiffons. Le spécialiste en la matière était Larbi Ghazi. Il chipait des bas à sa mère et arrivait à en faire quelque chose de rond, au rebond suffisant, qui nous satisfaisait entièrement. Nous étions alors en période de restrictions, dues à la guerre, et un vrai ballon était aussi rare qu'une... tablette de chocolat !

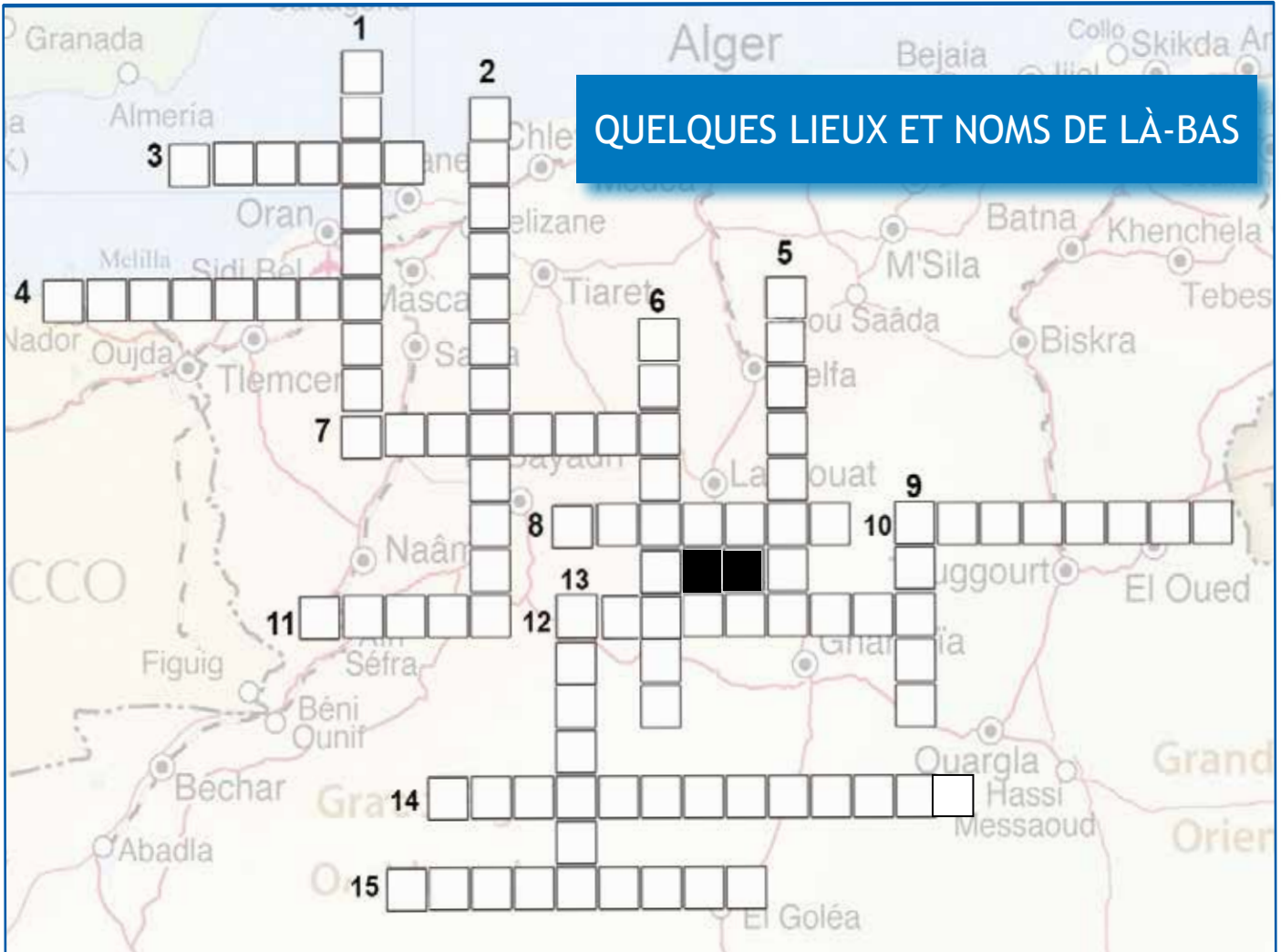
Je me souviens du premier jour où nous avons pu jouer avec un vrai ballon en cuir usé jusqu'à la vessie, que j'avais pu récupérer auprès de Michel Hermosilla, l'intendant du Gaieté. Un vrai bonheur pour nous tous. En un rien de temps, notre terrain de fortune afficha complet ! Et je suis sûr, aujourd'hui, que c'est grâce à toutes ces heures passées à tripoter la balle au P'tit Champ que nous avons pu faire plus tard, pour la plupart d'entre nous, de beaux parcours de footballeurs.

Le noyau central de notre équipe se composait surtout d'enfants du quartier, tous du même âge, toutes classes sociales et religions confondues. Il comprenait, de mémoire, Charly Ségura, René Lopez, les frères Ghazi, Larbi et Aziz, Dédou Rogier, Jeannot Navarro, Claude Espin dont le père, bourrelier, fabriquait des ballons pour le Gaieté, ballons pas toujours très ronds, dont la vessie - restrictions obligent - était remplacée par une vessie de... porc ! À ce noyau dur, se joignaient, moins régulièrement, Ghali Benalioua, Lucien Hofmann, mon cousin André - plus jeune de deux ans, mais qui recherchait toutes les occasions de se joindre aux grands -, Paulot Gouchet, Ouenzar, Darrieu et d'autres dont les noms m'échappent. Les affinités, le degré de camaraderie et les circonstances de la vie - dont l'exode de 1962 qui nous dispersa tous - ont fait que j'ai plus gardé le contact avec certains d'entre eux et qu'avec la plupart encore en vie notre amitié perdure toujours.



Détente saïdienne

Voici une nouvelle formule de détente saïdienne (voir page 2). Bien plus simple à résoudre que les précédentes... La solution paraîtra dans le prochain numéro ; si l'une ou l'un d'entre vous se sent l'âme d'un concepteur de mots croisés... Bienvenue !



QUELQUES LIEUX ET NOMS DE LÀ-BAS

DÉFINITIONS



Bravo aux 8 lecteurs qui ont trouvé le mot caché (MAEVA) de la grille du N° 172 :

- André Moralès
- Andrée Agullo
- Jean Sirmain
- Albert Bonmati
- Nicole Sales-Moralès
- Daniel Basso
- Marie-Paule Jacques-Rubio
- Carmen Llamas

- 1 - L'une des écoles de Saïda
- 2 - Sonis s'y trouvait (3 mots)
- 3 - Commençait vraiment à Béchar
- 4 - Saïda traduit en français
- 5 - Fondateur de notre Amicale
- 6 - Arrosait (un peu) nos environs (2 mots)
- 7 - On dit qu'on en avait beaucoup
- 8 - Aéroport d'Oran (2 mots)
- 9 - Nous y fîmes plusieurs rassemblements nationaux
- 10 - Celui qui ornaît notre place est en Corse maintenant
- 11 - Il était public à Saïda
- 12 - On s'y régalaît...
- 13 - On y a bu quelques tasses...
- 14 - Constituée de 3 pays, dont le nôtre (3 mots)
- 15 - Jeunes et moins jeunes prenaient plaisir à le faire